

**LA GUADELOUPE
DANS L'HISTOIRE**

Édition originale : Nouvelle Librairie Universelle, 1921,
« Collections Coloniales Illustrées » publiées sous la direction de M. Oruno Lara

© L'Harmattan, nouvelle édition 1999

ISBN : 2-7384-8143-4

Oruno LARA

LA GUADELOUPE DANS L'HISTOIRE

*La Guadeloupe physique, économique, agricole,
commerciale, financière, politique et sociale*

1492-1900

NOUVELLE ÉDITION

Avant-propos de Oruno Denis LARA

L'Harmattan
5-7, rue de l'École Polytechnique
75005 Paris - FRANCE

L'Harmattan Inc.
55, rue Saint-Jacques
Montréal (Qc) - CANADA H2Y 1K9

AVANT-PROPOS DE ORUNO DENIS LARA

*A la mémoire de deux êtres
qui me sont particulièrement chers
Oruno Lara (1879-1924)
mon grand-père que je n'ai pas connu
inséparable de son épouse
Agathe Réache (1884-1958)
ma grand-mère, inoubliable*



Oruno Lara, 1879-1924
(d'après un portrait exécuté en 1912)

Oruno LARA
(1879-1924)

Une mission :
lutter contre l'oubli, transmettre l'héritage
culturel et historique de la Guadeloupe

Comme beaucoup d'enfants guadeloupéens, j'ai appris l'histoire de mon pays dans les ouvrages de mon grand-père, Oruno Lara. J'ai commencé à lire, j'ai aimé feuilleter délicatement les pages fines de ses livres devenus introuvables. Je redécouvre, en les parcourant, tous les noms de mes ancêtres, de leurs amis, des noms de Guadeloupéens disparus. Que sont devenus ce lointain cousin Mirtil Lorient, professeur à Santiago de Cuba ? ou ces Guadeloupéens réfugiés en Haïti : Eliacin Dupuche, Joseph Saint-Rémy, Edouard Bloncourt, Félix Chériez, Auguste Fabius, professeur au Lycée Pétion, établi depuis 1889, collaborateur puis rédacteur en chef du *Pacificateur*, journal de Port-au-Prince ? Je vois défiler ces noms dans la revue *Guadeloupe Littéraire* (1907-1914) et dans ses livres d'histoire.

Comme un enchanteur, Oruno Lara fait revivre sous sa baguette d'historien, une multitude de personnages oubliés. Il fait apparaître une Guadeloupe du passé, avec ses problèmes, ses luttes et ses espérances.

Pourquoi ai-je volontairement choisi, après mûres réflexions, en 1979, le titre de cet ouvrage, *La Guadeloupe dans l'histoire* ? Une explication s'impose.

Etudier la Guadeloupe – ou la Dominique, ou la Martinique, ou n'importe quel territoire de la région – nécessite des investigations qui dépassent les limites de l'archipel et débordent sur le *voisinage*

insulaire et *continental* : Puerto Rico, Haïti, Cuba, Panama, Venezuela, Belize, Guyanes, etc. Se propulser ainsi dans le sillage des Guadeloupéens par exemple, n'est-ce pas finalement engendrer l'espace des Caraïbes ?

La seule histoire autour de moi que je connaisse implique au préalable une totalité déterminée : les Caraïbes¹. La Guadeloupe se comprend donc lorsqu'on l'intègre à l'*Histoire des Caraïbes*. La Martinique, Haïti ou Cuba également. Une logique dialectique de la totalité dans laquelle *Espace* et *Histoire* se combinent inextricablement.

Oruno Lara continue à nous parler. Dans ses écrits, il s'est donné pour objectifs : lutter contre l'oubli, transmettre un patrimoine culturel et historique.

Oruno Rosny Lara est né le 30 janvier 1879 à Pointe-à-Pitre, dans la maison de son père, rue Condé. Ce dernier, agent d'affaires, se nomme Moïse Lara ; il a 57 ans. Sa mère, Marie-Amélie Pédurand, sans profession, est âgée de 31 ans.

On ne comprend pas Oruno Lara si on ne connaît pas la personnalité de son père Moïse et le rôle qu'il joua à l'époque de la suppression de l'esclavage. Moïse Lara, né en 1822 en Guadeloupe, demeure esclave jusqu'en 1843. Sa mère Berthilde, une négresse esclave, a dû naître vers 1790 en Guadeloupe. Elle meurt à Pointe-à-Pitre en 1864, dans une maison appartenant à Sylvestre Petit Frère, située faubourg de Nozières.

Moïse Lara est affranchi en 1843 à la demande du Sieur Avril, à Pointe-à-Pitre. Il quitte son emploi de cuisinier pour devenir charpentier. Il participe à l'effervescence politique des élections au suffrage universel des années 1848-1850. Il collabore à la création et à la rédaction du journal *Le Progrès*, organe des partisans de Victor Schoelcher qui rassemblait toutes les forces vives de la Guadeloupe. Un de ses articles rédigés sur des questions politiques se termine par les mots suivants :

« Moïse Lara charpentier NEGRE »
(*Le Progrès*, 22 juillet 1848).

¹ Les Caraïbes, un espace clairement défini depuis 1986 : voir *Les Caraïbes*, Presses Universitaires de France, Que sais-je, n°2267, 1^{ère} édition 1986, 2^e édition 1998, et depuis 1994 par la création de l'Association de Etats Caraïbes (*Association of Caribbean States*).

Cette signature revendiquant si fièrement son identité apparaît comme une surprenante prise de conscience. Se proclamer *Nègre* à l'époque, c'est affirmer sans équivoque son identité, c'est prendre position face aux grandes catégories sociales de l'époque : les colons blancs et les « mulâtres ». C'est surtout revendiquer sa place au milieu de la population des *Nouveaux Citoyens* qui sortent du Système esclavagiste dans les conditions que l'on connaît en mai 1848. Moïse Lara alors âgé de 25-26 ans, est un jeune homme qui se veut d'abord un combattant guadeloupéen de la liberté. Il est de ceux qui prennent violemment à parti, à Goyave, le candidat martiniquais Cyrille Bissette qui effectue une tournée électorale en Guadeloupe en 1849.

Avant la naissance d'Oruno, Moïse Lara a eu avec Elisabeth Lorient, un fils aîné, Sully Moïse Lara né à Pointe-à-Pitre le 14 août 1867. Par la suite, il se lie durablement avec une négresse des Grands-Fonds de Sainte-Anne, Marie Amélie Pédurand, née le 30 juin 1847, fille de François Clément Pédurand et de Marie-Joseph, dite Joséphine.

Moïse Lara et Marie Amélie Pédurand ont eu quatre enfants : Hildevert-Adolphe² né le 7 mars 1876, Oruno Rosny, Léocadie Joséphine Néolie née le 18 avril 1881 et Augereau François né le 14 juin 1884.

Moïse Lara décède dans sa soixante quatrième année à Pointe-à-Pitre le 3 février 1886. Il habitait rue de la Liberté, une maison appartenant au Sieur Monrose Carclan. Son épouse Marie Amélie Pédurand, 38 ans, demeure seule pour élever ses quatre enfants. Elle a perdu sa mère, Joséphine, le 31 décembre 1865, morte du choléra, et son père le 4 février 1872. Marie Amélie a un frère, Amilcar Pédurand né en 1844, habitant propriétaire aux Grands-Fonds de Sainte-Anne, et trois sœurs.

Quand Moïse disparaît, Sully a 19 ans, Adolphe 10 ans et Oruno 7 ans. Il est important de signaler que si Adolphe et Oruno, trop jeunes, n'ont pas de souvenirs approfondis de leur père, Sully l'aîné, en revanche l'a bien connu. Plus tard, Oruno cherchera, nous dit-il, pieusement à rassembler des documents légués par son père.

² Il s'est fait connaître sous le nom de H.-Adolphe Lara. Des écrivains locaux se disant *historiens* ont extrapolé, sans preuve, un prénom, « Henri »-Adolphe, trouvant sans doute trop fatigant de chercher une information précise à l'état-civil de Pointe-à-Pitre.

Sully Moïse entre, comme instituteur public du cadre de la Guadeloupe, dans l'enseignement primaire, en 1888, au moment de la laïcisation des écoles publiques. Il travaille pendant trente-cinq ans et prend sa retraite en 1923, à 56 ans, pour se consacrer à la rédaction d'écrits divers. Il se marie le 12 juillet 1902, à Goyave, avec Laure Marie Breslau et ils ont dix enfants.

Sully Moïse Lara est l'auteur des ouvrages suivants :

- *La Fiancée du maître d'école* ;
- *Sous l'esclavage (mœurs créoles)*, 1935 ;
- *Courtisane. Etude de mœurs créoles contemporaines*, Basse-Terre, 1968 ;
- *La Chambre consignée* (Pièce en un acte) ;
- *Podofin se venge* (comédie-vaudeville en deux actes) ;
- *Traité élémentaire d'agriculture tropicale, à l'usage des écoles*, Librairie Fernand Nathan, Paris.

Sully, l'aîné des fils de Moïse Lara meurt à Pointe-à-Pitre le 8 décembre 1950 dans sa quatre-vingt-quatrième année. H.-Adolphe décède en 1937, à 61 ans, Oruno en 1924 à 45 ans et Augereau en 1950 à 66 ans.

La vocation journalistique de H.-Adolphe Lara commence très tôt : il a 17 ans quand il fonde *Le Réveil* à Pointe-à-Pitre, un journal littéraire qu'il a tenu à placer sous l'égide d'Emile Zola.

Instituteur et avocat, il se marie le 15 février 1906 avec Louise Joséphine Marie Julie Durand à Pointe-à-Pitre. Ils ont trois enfants, deux filles, Madly et Danielle et un garçon, Louis-Adolphe.

Fondateur en 1909 du journal *Le Nouvelliste* de la Guadeloupe, homme politique, H.-Adolphe Lara a été un dirigeant important du Parti Socialiste, membre du Conseil Général.

Néolie Lara épouse Ferlande Rinaldo, maire de Grand-Bourg (Marie-Galante).

Quant à Augereau, commerçant et journaliste, il est le fondateur des journaux *Justice*, *L'Action* en 1919 et *l'Homme enchaîné*. Pendant la Deuxième Guerre Mondiale, il fut interné au Fort Napoléon à Terre-de-Haut (Les Saintes) pour ses idées politiques, puis envoyé en Guyane jusqu'en 1943.

Ainsi le Nègre Moïse Lara, après avoir été esclave, entreprit de vivre, s'affirmant successivement comme charpentier, marchand,

agent d'affaires. Ses quatre fils, Sully Moïse, H.-Adolphe, Oruno et Augereau ont pu se cultiver et deviennent des écrivains, des journalistes, des hommes soucieux de communiquer avec leurs compatriotes insulaires.

*

A la mort de son père en 1886, Oruno apprend à lire et à écrire à l'Ecole élémentaire depuis un an. Il fréquente l'Ecole publique des garçons jusqu'à 11 ans et se distingue par sa curiosité vive et une passion pour la culture de son pays. Sa mère le place en apprentissage à l'Imprimerie du journal *La Vérité* créé en 1888. Un profond amour filial attache Oruno à sa mère Marie Amélie et l'aide à surmonter les difficultés et les obstacles de son enfance.

Jeune apprenti, Oruno Lara ne continue pas moins à se former et à se cultiver. Lecteur infatigable, il est un bibliophile précoce. Il se confie : « J'ai fréquenté assidûment la Bibliothèque communale depuis 1895 et c'est là que j'ai connu les œuvres de Jules Verne, de Victor Hugo, d'Emile Zola, de Thiers, de Michelet... La Bibliothèque communale contenait toute la série de *l'Histoire de la Martinique* de Sydney Daney et toute celle de *l'Histoire de la Guadeloupe* par Jules Ballet ».

Il déplore la fermeture de cette bibliothèque ouverte avec l'aide du député de la Guadeloupe Melvil Bloncourt.

Oruno Lara entre en 1897, à dix-huit ans, comme ouvrier typographe à l'imprimerie du journal *Le Courrier de la Guadeloupe*, publication bi-hebdomadaire fondée en 1880, qui paraît jusqu'en 1908. Il grimpe les échelons et devient, en 1899, à vingt ans, un collaborateur du *Courrier*. Un an plus tard, en 1900, il est « ouvrier en chef », faisant partie du personnel de l'imprimerie du journal *La République* (publié à Basse-Terre depuis 1898) avant de prendre en 1901 la direction du personnel de l'imprimerie du journal *L'Indépendant de la Guadeloupe*, organe officiel du Parti Démocratique. L'administrateur-gérant de ce journal, O. Toussaint, a été remplacé par L. Paul à partir du 1er janvier 1901, tandis que H.-Adolphe Lara, publiciste, cède sa place à Achille René-Boisneuf au Comité central du Parti Démocratique.

A cette époque, Oruno Lara commence à se faire connaître comme écrivain et comme poète. Il envoie une contribution à

l'*Anthologie des Poètes* que publie en France Charles Fuster en 1901, ouvrage couronné par l'Académie de Rouen.

Ouvrier typographe spécialisé, Oruno Lara se lance avec ferveur dans une carrière journalistique. Il collabore à plusieurs publications de la Guadeloupe : *La Vérité* et les journaux que fonde son frère H.-Adolphe Lara, *La Démocratie*, *La Petite République* et le quotidien *Le Nouvelliste* en 1909.

Observons l'importance de la musique pour Oruno Lara. Il fait jouer avec succès à Pointe-à-Pitre une comédie lyrique, « Guadeloupe et Martinique », musique d'Armand Siobud, en décembre 1903, avec pour interprètes les Demoiselles Thérèse Polon et Nathalie Laurent. Il connaît tous les compositeurs, musiciens de la Guadeloupe de son époque : Madame d'Orgemont, la Marquise de Fougère, Achille-Balthazar de Virel, originaire de Baltimore (Etats-Unis), sa fille Marie de Virel, née à Pointe-à-Pitre en mars 1849 et la fille de Marie, Fernande, Madame Henri Jean-Louis, Ferdinand Siméon, né à Pointe-à-Pitre le 13 mai 1858, Madeleine Julien, née à Pointe-à-Pitre en février 1876, Fernande Valbonne, née à Basse-Terre le 19 juin 1877, Francis Honoré et Fernand Laporte.

Alors que Sully Moïse s'engage en 1888 dans l'enseignement, que H.-Adolphe fonde des journaux et découvre la politique et le socialisme, Oruno commence une carrière d'écrivain. Il entend d'abord rester maître de ses orientations :

« Tous les établissements d'imprimerie à la Guadeloupe ont été installés dans un but nettement politique, et font des publications en ce sens. De sorte que, tout en les ayant au choix, on ne saurait pouvoir tenter un geste littéraire, sans être aussitôt classé, d'une manière plus ou moins douteuse et malveillante, comme partageant les opinions, la tendance de l'établissement ou de l'organe où votre publication a eu lieu. Ceci est un véritable inconvénient... »³.

Il pense trouver la solution en se réclamant de ceux qui « ne se soucient point d'aller affronter une publicité qui n'est autre que celle d'une agitation sans cesse irritante et pleine de parti pris. Le premier à la Guadeloupe, nous avons voulu, précise-t-il, par une exécution radicale, porter remède à ce mal, et, faisant un effort

³ A. Sully Moïse, « Aux littérateurs », 1907.

inouï, selon nos moyens, nous avons monté de toutes pièces, une *Imprimerie littéraire* se gardant de toute infiltration politique, quelle qu'elle soit... »⁴.

En possession d'une imprimerie, il peut fonder sa revue qu'il intitule *Guadeloupe littéraire*. Le premier numéro paraît le 27 octobre 1907. Ses objectifs sont d'éviter les querelles et les divisions politiques. Ce faisant, il embarque en droiture vers un idéal qui le conduira bien plus loin qu'il ne l'imagine. Dans ce premier numéro, il martèle clairement ses objectifs :

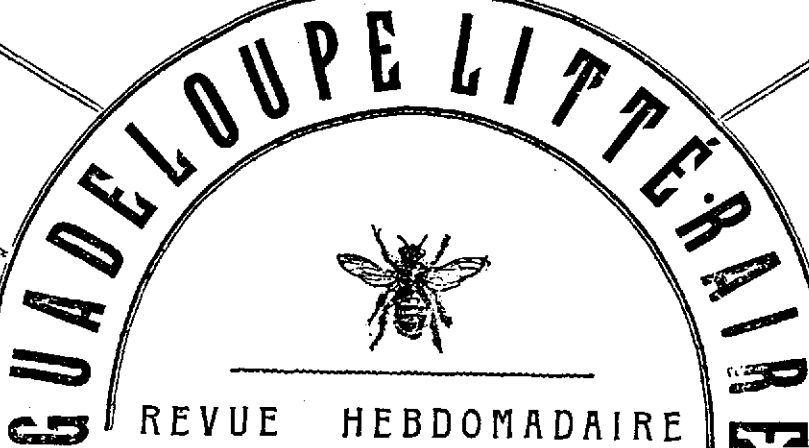
« La première cause de notre vitalité, et la meilleure garantie que nous puissions offrir, sont justement dans notre audace et décision. Nous n'avons pas voulu que la Revue s'imprimât dans aucune imprimerie voisine ; et avons décliné toutes les offres qui nous ont été faites en ce sens. Nous avons commandé et installé un matériel qui nous est exclusif, (...) *Guadeloupe littéraire* appartient à tous. Son titre, d'ailleurs, symbolise tout ce que notre pays renferme d'éléments intellectuels. La Revue n'est pas une chose entre les mains de quelques-uns. Au-dessus de tout s'imposent l'amour et la gloire de la terre natale. Parler de la Guadeloupe sans cesse et toujours, dans ses beautés, ses richesses, ses enfants et leurs œuvres ; nous faire connaître au-dehors tout en nous faisant connaître nous-mêmes ; exhausser chez nous l'idéal d'un présent lassé de divisions, en mêlant les histoires du passé aux rêves de l'avenir ; enfin grouper dans une meilleure voie de perfectionnement, toutes les généreuses tendances, – tel est notre but, et à cela nous voulons consacrer tous nos efforts et nos moyens »⁵.

Il rassemble des collaborateurs et des correspondants à qui il insuffle son enthousiasme, ses convictions, sa passion pour son pays. Autour de lui, l'équipe qu'il anime comprend :

Charles Louisiade (Moule), Fernand Laporte, Lucien Vignes, Henri Baghio'o, Gabriel Michineau, Adrien et René Duverger, Edmond Bolivar, Aubert Beau brun, Louis Tigrane, Arthur Désir, Philothé Tillet, Oscar Sinai, Camille Hilarion (Guyane), Auguste

⁴ Ibidem.

⁵ *Guadeloupe littéraire*, n°1.



REVUE HEBDOMADAIRE

Oruno Lara, Directeur.

SOMMAIRE DU NUMÉRO 20

<i>Bulletin</i>	
<i>Le pays natal</i>	Oruno Lara
<i>Guadeloupe littéraire</i>	Emile Vauchelet
<i>Forts et batteries</i>	Louise Adolphe Lara
<i>Note littéraire</i>	
<i>La rupture</i>	Sainte-Croix Malunir
<i>Souvenir d'autan</i>	Marthe Fax
<i>Poésie :</i>	
<i>La fulaise</i>	Emile Vauchelet
<i>Opinions : Du tarif douanier</i> .	Roger Huot
<i>Galerie : Germain Casse</i>	
<i>Pages oubliées :</i>	
<i>Un souvenir</i>	Germain Casse
<i>Double carême</i>	Oruno Lara
<i>Echos et Nouvelles</i>	
<i>Pages d'outre-mer :</i>	
<i>La muse</i>	Victor de Laprade

Le Numéro : Vingt-cinq centimes.



IMPRIMERIE LITTÉRAIRE

90, RUE SCHËLCHER, 90 — POINTE-A-PITRE, (GUADELOUPE).

Acascas (Haïti), Georges Rinaldo, André Romney, Gilbert de Chambertrand, Mirtil Lorient, Alexandre Jolivière, Henry Daniel, Félix Cheriez, Florelle Réache, Valentine Candassamy, Germaine Fanchineau, Louise A. Lara, Agathe Réache, Irmis Camprasse, Fernande Jean-Louis, Antoinette Laban et Julie Ballon.

Il se marie à Sainte-Anne avec la Négresse Agathe Réache, le 26 décembre 1908. Son épouse, née en 1884, titulaire du Brevet Supérieur, pianiste et poétesse, est la fille de deux Saintannais: Honoré Raymond Réache, décédé en 1888, et Marie Elisabeth Dandin, son épouse. Madame Veuve Réache, la mère d'Agathe, à la mort de son mari, reporte son affection sur son fils unique, Maxence, qui se marie à dix-neuf ans avec une jeune fille de Sainte-Anne, la « chabine » Florelle Landry. Florelle et Agathe collaborent à la revue *Guadeloupe littéraire*. Elles écrivent des poèmes en vers ou en prose et des récits qui chantent, comme le veut Oruno Lara, les beautés de l'archipel. Agathe continuera plus tard à envoyer à son mari des chroniques pour son journal, *Le Monde colonial*, sous le pseudonyme de Renervilia, un des prénoms de son état civil.

*Madame Agathe Réache,
veuve Oruno Lara
(1884-1958), en avril 1929.
Collection particulière Oruno
Denis Lara.*



Du mariage d'Oruno Lara et Agathe Réache naissent deux enfants : Moïse Lara, né en 1909, ingénieur des Travaux Publics, et Renerville-Jean Lara-Réache, né en 1911, avocat.



*Les deux fils d'Oruno Lara
et d'Agathe Réache :
Moïse III, né en 1909,
et son frère, Renerville-Jean,
né en 1911,
étudiants à Paris en décembre 1928.
Coll. part. O. D. Lara.*



*Moïse III, fils aîné d'Oruno Lara,
étudiant à Paris, en avril 1929.
Coll. part. O. D. Lara.*



*H.-Adolphe Lara (1876-1937)
Avocat et journaliste,
Directeur-fondateur
du *Nouvelliste* de la Guadeloupe.
Coll. part. O. D. Lara.*

Moïse III se marie avec Maxime Cécile Andrée Louis, née en 1911 à Sainte-Anne, une Négrresse « chabine » apparentée aux Pédurand et aux Mathurin des Grands-Fonds. Pendant la Seconde Guerre Mondiale, il est sanctionné dans son travail en 1941-1943 par le gouvernement français de Vichy alléguant ses prénoms juifs - Moïse, Josaphat... Après la guerre et le vote de la loi du 19 mars 1946 (Départementalisation/Assimilation), sommé de choisir entre le régime « colonial » et le régime « français métropolitain », Moïse III, craignant de se voir affecter dans l'hexagone, préféra conserver le premier régime. On l'envoya en Afrique, d'abord au Cameroun puis au Togo où il servit comme Directeur (adjoint) des Travaux Publics. Ils eurent cinq enfants, dont l'aîné, l'historien Oruno Denis Lara, né à Basse-Terre, a rassemblé, en partie grâce au soutien de sa grand-mère Agathe Réache, une documentation ayant trait à Oruno et à son père Moïse I, l'esclave affranchi.

Oruno D. LARA a épousé en 1973 M.A. Inez Ficher-Blanchet, une Négrresse « chabine dorée » de Gourbeyre. Ils ont eu deux enfants, Xangomossey Oruno Lara né en 1978 à Yaoundé (Cameroun) et Yemaya Issey Lara, née en 1982 au Moule (Guadeloupe). Ce sont les arrières-petits-enfants d'Oruno Lara avec Maryse, Diego, Hor-Fari Lara et leurs cousins Lara-Réache.

Le second fils d'Oruno, Renerville-Jean Lara, se maria à Rose Gitany à Basse-Terre, le 21 août 1941. Ils eurent trois enfants, Jean-Pierre, Raymond et Jeannine.

J'avais été scandalisé de voir aux Archives départementales en 1995 une exposition sur la *Presse en Guadeloupe* organisée par une archiviste qui venait de débarquer en Guadeloupe et un enseignant français tout aussi ignare en la matière. L'un et l'autre de ces individus ne connaissaient absolument rien sur le sujet traité et je lisais des explications erronées, surprenantes, allant jusqu'à associer le journal *France-Antilles* au quotidien *Le Nouvelliste* de la Guadeloupe fondé en 1909 par H.-Adolphe Lara. J'ai moi-même appris à lire dans ce journal sur les genoux de mon oncle Louis-Adolphe, le Directeur du *Nouvelliste*, après la mort de son père. Depuis l'esclave affranchi Moïse I en 1848, tous les Lara, sans exception ont eu l'âme chevillée au journalisme en Guadeloupe. Comment méconnaître des noms comme ceux de Moïse I, H.-Adolphe et sa femme Louise Durand (Mme de Laval), Oruno et

son fils Maître Jean Lara-Réache, Augereau, Bettino, Louis-Adolphe dit « Ti-Dolphe » et son fils Louis Lara... Une galerie ininterrompue de journalistes dans laquelle j'ometts de citer le parachutiste déserteur en Suisse – pendant la Guerre d'Algérie – journaliste occasionnel de la *Tribune de Genève* et mon frère Christian Lara, qui débuta comme journaliste stagiaire au *Figaro*.

Alors comprenez ma stupéfaction et mon irritation de découvrir dans le hall des Archives de Bisdary cet amalgame entre le journal d'Hersant et le quotidien de ma famille.

Rencontrant à Trois-Rivières, sur le site des pétroglyphes, l'archiviste en question, je lui ai vertement signifié mes critiques. Ai-je été compris ? J'ai voulu sur le moment porter l'affaire devant le Conseil Général puis j'ai préféré me taire. Combien de ces fonctionnaires envoyés de France, archiviste ou archéologue, occupant en Guadeloupe, souvent avec leurs proches parents, des fonctions d'encadrement, ignorent nos traditions, notre pays, notre passé familial, notre histoire. J'écarte de cette liste le cas des agents de passage s'affublant parfois de la livrée d'archéologue ou de sociologue dans les services du département, de la région ou de la préfecture. Ainsi revêtus, ils s'incrument dans les arcanes du pouvoir local grâce à des complicités occultes et finissent parfois comme chef de bureau, s'offrant même avec l'appui des *Bakras* martiniquais, le luxe de porter le titre de *Docteur de spécialité* alors qu'ils n'ont, *peut-être*, que leur brevet. N'a-t-on pas vu en Guadeloupe un « adjoint d'archives » – c'était son titre – (non diplômé de l'Ecole des Chartes) à la tête des Archives départementales ?

Soixante-quinze ans après le décès d'Oruno Lara, le processus de colonisation en Guadeloupe qui a débuté au XVIIe siècle n'est toujours pas détruit. Les cargos français continuent de polluer la Méditerranée des Caraïbes en toute impunité, malgré les remontrances de l'*Association des Etats Caraïbes* (A.E.C.)⁶. Quand donc finira cette domination coloniale !

⁶ *Association of Caribbean States*, créée en juin 1994.

Je dois vraisemblablement à mon oncle, plus qu'à mon père, un ingénieur froid et méthodique, un désir d'histoire qui me pousse à comprendre mon pays et son environnement insulaire, continental et maritime ⁷. Maître Lara-Réache, devenu le plus jeune bâtonnier des avocats de Guadeloupe, se distingua par ses plaidoiries très écoutées du public. Patrick Leigh Fermor, dans son ouvrage *The Traveller's Tree. A Journey through the Caribbean Islands* paru en 1950 ⁸, recommandait à ses lecteurs voyageurs de passage en Guadeloupe, de se rendre au Palais de Justice pour entendre les plaidoiries de « Maître Lara, le plus célèbre des avocats des Caraïbes orientales »...

J'ajoute que je dois à mon oncle – étudiant, il avait été président de l'A.G.E.G. (Association Générale des Etudiants Guadeloupéens, Vice-président, Rosan Girard) – des connaissances culturelles concernant les Nègres : musiciens de jazz (surtout les trompettistes), Pouchkine le Russe et Camille Mortenol. L'officier guadeloupéen l'avait reçu chez lui et lui avait raconté une histoire de sa vie constellée de mythes. Je n'ai compris la frustration de Mortenol face à ses jeunes compatriotes qu'en lisant son *Dossier personnel* conservé aux Archives de la Marine à Paris. Là, tout devint clair. Notre marin d'eau douce n'avait jamais commandé en chef ni flottille, ni flotte, ni escadre, ni même un bâtiment ⁹. Quand Mortenol passa capitaine de vaisseau pour services rendus à ses maîtres, ils le récompensèrent en mars 1914, le chargeant d'un bâtiment désarmé, le *Carnot*, destiné à la casse. Comment, après tant de misères, ne pas retoucher la vérité... ? Mon oncle, perspicace, avait déjà, à l'époque, perçu les limites du marin et son désespoir latent. Il m'a laissé un curieux récit de son entrevue ainsi que des notes concernant la création de l'A.G.E.G. en 1928 par Lénis Blanche, un Nègre guadeloupéen que j'ai bien connu quelques années avant sa mort en 1995.

La revue *Guadeloupe littéraire* paraît d'octobre 1907 à février 1914. Au cours de ces années, difficiles sur le plan matériel, Oruno

⁷ Cf. Oruno D. LARA, *Caraïbes en construction: espace, colonisation, résistance*, 2 volumes, Editions du Cercam, Centre de Recherches Caraïbes-Amériques, 1992.

⁸ Ed. John Murray, Londres.

⁹ Cf. Oruno D. LARA, *Le Commandant Mortenol, un officier guadeloupéen dans la « Royale »*, Editions du Cercam, 1985, 285 p.

Lara écrit plusieurs ouvrages : *L'Année Fleurie* en 1904, *L'Idylle Rose* en 1907, *Fleurs Tropicales (Anthologie des poètes et écrivains de la Guadeloupe)* en 1908, *Les Emblèmes* en 1910, *L'art des vers* en 1911, *Ephémérides de la Guadeloupe*, 1911-1914, *Sous le ciel bleu de la Guadeloupe*, essai, en 1912, *La littérature antillaise* en 1913 et des inédits : *Les cœurs* et *L'âme créole* (comédie en un acte, en vers).

Ayant reçu les Palmes académiques le 14 juillet 1911, il devient le représentant en Guadeloupe de la Société des Auteurs Dramatiques et membre adhérent de la Société des Gens de Lettres de Paris.

A son initiative, une *Société de Littérature et d'Art, Guadeloupe Littéraire et Artistique*, est fondée à la Pointe-à-Pitre, Guadeloupe, le 11 octobre 1911. Le Comité fondateur de la Société Régionale est composé de dix membres :

Président : Léon Belmont, Officier d'Académie ; Vice-présidents : Max de Lauzainghein, Louis Tertullien, Madame Irnis Camprasse, Officier d'Académie ; Secrétaire général : Oruno Lara, Officier d'Académie, archiviste ; secrétaire adjoint : Arthur Désir ; trésorier : Gabriel Michineau ; membres : Charlemagne Colonneau, Sully Lara, Armand Siobud. Le siège social de la société est au Musée Schoelcher de la Pointe-à-Pitre.

La Société Régionale Guadeloupéenne a pour but de promouvoir et de développer à la Guadeloupe, par des conférences, des anthologies, des concours, des expositions, etc., le mouvement littéraire et artistique. Elle édifie en même temps à Pointe-à-Pitre :

- une Bibliothèque de la Guadeloupe, contenant les œuvres, ouvrages écrits par des Guadeloupéens, et ceux concernant l'archipel ;
- un Musée de la Guadeloupe, contenant les œuvres, les souvenirs, le portrait des Guadeloupéens et des amis de la colonie.

Peu avant une manifestation commémorative au Musée Schœlcher, le 21 juillet 1913, autour de la pose du buste de Victor Schœlcher sur un socle dans la cour du musée, le journal *Le Nouvelliste* publie un important article : « Une visite au Musée Schœlcher ». Le conservateur, Oruno Lara, expose la situation du

musée fondé le 21 juillet 1887. Il déplore le manque de crédits. Mal payé (1200 fr.), le conservateur doit verser un salaire pris sur ses appointements au concierge et à un commis. Oruno Lara dresse en mai 1912 un « inventaire minutieux » et rédige un catalogue en triple exemplaire, signé du président de la Chambre de Commerce et de lui-même. En outre, il met à la disposition des visiteurs de marque un *Livre d'or*. Il reconnaît par ailleurs qu'il ouvre le musée au public tous les jours de la semaine, alors qu'un règlement administratif de 1906 ne prévoit que deux jours d'ouverture : le mardi et le vendredi.

A Paris, s'est constituée en 1912 une société intitulée *Cercle d'Etudes Guadeloupéennes*, à l'instigation de deux personnages, Sierra-Montel et André Blancan. Ce groupe de Guadeloupéens de Paris publie depuis février 1908 *La Lumière*, journal bi-mensuel (Rédaction-administration: 86, rue Nationale, Paris). L'année suivante, en 1913, est créée la *Fraternelle guadeloupéenne, association des originaires et amis de la Guadeloupe*. Les présidents d'honneur sont : le ministre des Colonies, le gouverneur de la Guadeloupe, Léon Hennique, président de l'Académie Goncourt, Camille Mortenol, capitaine de vaisseau, Henry Bérenger, sénateur de la Guadeloupe, Hégésippe Légitimus, député de la Guadeloupe, Gratien Candace, député de la Guadeloupe. Le président est André Blancan, docteur en droit, ancien commissaire des Troupes coloniales, le vice-président, Edmond Chatel, négociant importateur, le secrétaire général, Raoul Ova, magistrat colonial, le secrétaire adjoint, Guilhen, le trésorier : Laborderie.

Dans un ouvrage publié en 1913, Oruno Lara critique « l'esprit créole » et le mimétisme : « Nous imitons étrangement jusqu'aux moindres actes de ceux qui nous ont fait naître à la vie sociale ». Il stigmatise le comportement des insulaires qui méprisent leur pays : « La Guadeloupe est le pays le moins estimé par ses propres enfants. Pour certains, tout ce qui touche au pays natal n'est qu'inconséquent et risible. Rien de ce qui s'y fait n'est digne d'intérêt. Nous nous méconnaissions ainsi nous-mêmes. Nous nions ainsi tout ce que nous avons d'esprit et de cœur ¹⁰ » .

¹⁰ *La littérature antillaise.*

Il recommande aux lecteurs insulaires un « patriotisme » qui se fonde sur l'amour de la Guadeloupe :

« Aimons notre Guadeloupe, aimons notre île, aimons-la jusqu'au sacrifice de nos défauts, jusqu'au dévouement de nous-mêmes ! Aimons notre petit pays d'abord et avant tout ! Aimons nos montagnes, nos cieux changeants, nos campagnes vertes, nos rives pittoresques, nos flots roulants, nos villages, jusqu'à nos moindres bourgades, jusqu'à nos moindres sites ! Aimons nos essais, nos œuvres, nos succès, nos défaites, nos recommencements, nos aptitudes, nos maladroitures, nos originalités, nos rêves, nos espoirs, jusqu'à nos moindres tentatives, jusqu'à nos moindres volontés ! Aimons nous-mêmes ! Aimons notre Guadeloupe, aimons notre île, aimons-la bien et ardemment... »¹¹.

Cependant, on ne vit pas d'amour et d'eau fraîche en Guadeloupe. Oruno Lara marié, père de deux enfants, gagne mal sa vie en tant que publiciste et conservateur du Musée Schœlcher. En outre, il a des ambitions journalistiques, littéraires, et voudrait publier un livre d'histoire. Or, l'exposition de l'histoire implique un voyage en Europe où réside toute la mémoire de la Guadeloupe et celle des Caraïbes. C'est donc le cœur meurtri qu'il prend la décision de partir, d'émigrer, de s'exiler...

Il quitte sa femme Agathe Réache, institutrice à Sainte-Anne, ses deux petits garçons. Il ne les reverra jamais. Son épouse qui vécut jusqu'en 1958 conservera sa mémoire fidèlement jusqu'à son décès. Quant à ses deux fils, Moïse III, l'aîné et Renerville-Jean, je peux témoigner des effets dévastateurs d'une telle perte sur leur personnalité et des conséquences traumatisantes d'une éducation sans père...

¹¹ Idem, page 21, « Patriotisme ».



Oruno Lara, en 1914



Oruno Lara, en février 1916

Oruno Lara, militaire pendant la guerre de 1914-1918.
Coll. part. O. D. Lara.

Mon grand-père a trente-cinq ans en 1914. Il part peu avant les élections législatives dans la colonie. Il est plein d'espoir, de projets, et pense s'appuyer, en France, sur un réseau de personnalités guadeloupéennes. Il ignore que la guerre menace aux frontières et que l'embrasement commence à poindre. Peu informé, en Guadeloupe, de la situation internationale, il se lance dans l'aventure de l'émigration sans imaginer qu'il n'a plus qu'à peine dix ans à vivre... Dix ans de souffrances, de sous-alimentation, de guerre de tranchées et de gaz moutarde, de sacrifices inutiles, dans le froid, la boue, la neige, les vents glacés. Dix ans passés dans un pays où s'épanouit un racisme fortifié par des théories pseudo-scientifiques du XIXe siècle (Broca, Topinard, Gobineau) !

Oruno mon grand-père ne sait pas, en quittant son bel archipel aux couleurs chaudes entouré par la mer des Caraïbes, que c'est l'enfer qui l'attend en Europe, dix ans d'enfer...

La revue *Guadeloupe littéraire* du 8 février 1914 annonce en ces termes le départ de son directeur :

« M. Oruno Lara doit quitter la Guadeloupe le 4 avril prochain. Il se rendra à Paris où, aussitôt son arrivée, d'accord avec notre ami André Blancan et sous le haut patronage du Maître Léon Hennique, il fera paraître un journal, *Les Antilles politiques et littéraires*, suite de *Guadeloupe littéraire*.

L'imprimerie et le matériel de *Guadeloupe littéraire* sont mis en vente.

ORUNO LARA

Sous le Ciel Bleu de la Guadeloupe

LA NATURE. — LES COUTUMES. — LES FEMMES
ET LES HOMMES. — TABLEAUX ANTILLAIS. —
ESSAI SUR LA LITTÉRATURE CRÉOLE.

Édition contenant le portrait de l'auteur et une préface de Georges Barral



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER

33, Rue de Seine, 33

1912

Tous droits réservés.

Nos abonnés et nos lecteurs recevront le nouveau journal, hebdomadaire, plus grand, au même prix, plus apte à mener le bon combat pour nos Antilles littéraires, avec l'aide de nos amis de Paris.

La sympathie de nos compatriotes ne nous a jamais manqué et nous leur promettons en retour : du travail et de la persévérance.
N.D.L.R. »¹².

Oruno Lara peut compter sur la présence à Paris de son beau-frère Maxence Réache. Ce dernier a quitté la Guadeloupe en août 1911 sur un courrier allemand via Saint-Thomas, jusqu'au Havre pour se présenter à un concours des Ponts et Chaussées. Pour des raisons familiales, Maxence Réache n'avait pas voulu revenir en Guadeloupe et il sera pour Oruno un ami fidèle.

Avant de s'embarquer pour la France, Oruno Lara et ses amis ont organisé un comité en Guadeloupe et un autre en Martinique, dans une stratégie de soutien au grand journal qu'il avait l'intention de créer à Paris. Un comité d'administration se constitue à Pointe-à-Pitre, peut-on lire dans le numéro du 8 février 1914 de *Guadeloupe littéraire*, composé de Raphaël Bonnet, président, industriel, vice-président de la Société hippique de la Guadeloupe, Camille Terrade, commerçant, et Saint-Just Hulman, entrepreneur, vice-présidents, Gabriel Michineau, pharmacien, vice-président du *Sou des Dames* de la Guadeloupe, secrétaire-trésorier, Max de Lauzainghein, comptable, officier d'académie, secrétaire, et des membres, Emile Tardif, horloger opticien, Arthur Désir, industriel, René Devaëd, commerçant, et Ary Bourjac, négociant consignataire. René Ruillier est le notaire du comité. Des comités d'administration devaient être créés par Oruno Lara à la Martinique et à la Guyane. Un comité se forme à Fort-de-France, réunissant Théodore Baude, chef du service de l'enregistrement, comme président, Eugène Magallon-Graineau, avocat avoué, secrétaire-trésorier. Louis Achille, agrégé d'anglais, professeur au Lycée Schœlcher de Fort-de-France et André Alexandre, breveté

¹² Numéro du 8 février 1914, p.1.

supérieur, secrétaire du chef du service de l'Instruction publique sont les premiers membres.

*

Paris, mai 1914. Oruno Lara n'a pas le temps de s'installer ni de publier les *Antilles politiques et littéraires, le plus grand journal des Pays de l'Amérique française*. Il ouvre une *Agence des Publicités Antillaises* qui a son siège 12, rue Lagrange, Paris 12e, où il habite. Il s'assure le concours de l'imprimeur Maurice Dormann, 16, rue Saint-Mars, Etampes (Seine-et-Oise).

Les Antilles Politiques et Littéraires

ORGANE BIMENSUEL ILLUSTRÉ

Le plus grand Journal des Pays de l'Amérique française -- Six, Huit, Dix pages de texte

↳ Rédacteur en Chef : Oruno LARA ↳

AGENCE DES PUBLICITÉS ANTILLAISES

PARIS, 12, Rue Lagrange (Métro-Cité)

Renseignements, Nouvelles
Annonces, Réclames, Toutes Insertions
Publicité à Paris -- Publicité aux Antilles
Guadeloupe, Martinique, Guyane, Haïti
Colonies Anglaises
Tous les pays du Centre-Amérique
Représentation

Éditions et Impressions : Livres, Brochures, Thèses,
Catalogues, Journaux, Affiches, etc.
L'Imprimeur le Meilleur Marché de la Capitale
et des Environs
Bas Prix. -- Exécution rapide. -- Travaux de Luxe
Nous nous chargeons d'éditer et de lancer toutes les
Œuvres intéressantes, Corrections, Présentations, Propagande

POUR TOUS les TRAVAUX D'IMPRESSION. M. Oruno LARA s'est assuré le Concours de
Maurice DORMANN, 16 Rue Saint-Mars, ÉTAMPES (Seine-et-Oise)

Adresse Télégraphique : DORMANN-ÉTAMPES

Qui se chargera de l'impression de Livres, Brochures, Thèses, Catalogues, Affiches, etc., à des Prix remarquables de Bon Marché. Exécution très rapide. -- Travail garanti très soigné. -- Tous genres de Travaux de Luxe en noir et en couleurs. -- Suivant conventions spéciales, M. Maurice DORMANN, imprimera à un prix tellement réduit qu'un volume de 144 pages, format des romans de bibliothèque tiré sur beau papier vélin bouffant, de fabrication spéciale, coûterait entièrement terminé : les 500 exemplaires 321 francs ; les 1,000 exemplaires 448 francs (Port en sus). -- Demandez à l'Imprimerie Maurice DORMANN, 16, Rue Saint-Mars ÉTAMPES, ou à M. Oruno LARA, 12, Rue Lagrange, à PARIS, tous les renseignements dont vous aurez besoin. Il vous sera répondu par retour du courrier. -- Envoyez le manuscrit à M. Maurice DORMANN, immédiatement celui-ci vous fera connaître exactement le prix que le volume vous coûtera.

L'Imprimerie Maurice DORMANN est recommandée tout particulièrement, parce qu'elle fait : VITE, BIEN et BON MARCHÉ

Trois mois après son arrivée en France, c'est la guerre. Le 6 août 1914, son adresse figure sur son livret militaire, classe 1899: il est soldat au 35^e Régiment Territorial d'Infanterie stationné à Melun, caserne Augereau, 11^e Compagnie. Oruno Lara est mobilisé dans l'armée avec un autre Guadeloupéen, Max Bloncourt - né le 15 avril 1887 à Pointe-à-Pitre. Ils sont quatre frères militaires dans la Grande Guerre : Max, Jean, Yves et Elie Bloncourt, qui s'engage à 17 ans.

Oruno Lara est rendu à ses foyers le 8 juillet 1919 et perçoit la prime fixe de démobilisation. Aussitôt redevenu civil, en juillet 1919, il reprend son métier de journaliste. Il a quatre ans et demi à vivre. Les séquelles de la guerre qui ont brisé sa santé expliquent cette courte espérance de vie. La fin de la Grande Guerre marque aussi la fin de ses illusions.

Pourquoi les critiques littéraires se bornent-ils aujourd'hui à le qualifier d'écrivain « régionaliste » ? Qu'y avait-il de régionaliste dans la perspective politique de la revue *Le Monde Colonial*, organe de défense des intérêts des colonies et des colonisés qu'il créa en 1919 ?

Une *Société Régionale Guadeloupéenne* est constituée à Paris le 3 août 1919 sur le modèle de la même association créée à la Guadeloupe en 1911. Le bureau, situé à la Nouvelle Librairie Universelle, 139, boulevard Saint-Michel à Paris, a pour président Léon Hennique, pour vice-présidents Mermeix, homme de lettres, ancien député de Paris, et Léon Talboom, critique d'art. Le secrétaire général est Oruno Lara, « publiciste ». Le trésorier : Max Clainville-Bloncourt, avocat à la Cour d'appel de Paris.

Sous le patronage de cette société paraît le 3 novembre 1919 à Paris le journal *La Grande Patrie*. Rédacteur en chef : Oruno Lara. Cette publication devient le 16 juin 1921 *Le Monde Colonial* par mutation de titre. L'administration, au 1^{er} juillet, a son siège au 43, rue d'Angoulême à Paris.

Deux mois plus tard, nouveau changement : le 1^{er} septembre 1921, Oruno Lara se charge de la rédaction et de l'administration de la *Nouvelle Librairie Universelle*, 139, boulevard Saint-Michel, Paris Ve (tél. Gobelins. 48 11).

Le directeur-administrateur, D. Xanthopoulos, de la *Grande Patrie*, ne travaille plus au *Monde Colonial*. René Vincent, gérant

de l'imprimerie H. Libert, 289, rue Saint-Jacques à Paris, fait partie de l'équipe.

Le 1^{er} octobre 1921, la *Nouvelle Librairie Universelle* change d'adresse. Un nouveau « Comité d'Extension et de Propagande » préside au lancement et à la diffusion de la revue *Le Monde Colonial*.

QUATRIÈME ANNÉE

1^{er} MARS 1922



Rédacteur en Chef: **ORNO LARA**

ABONNEMENTS:

Pays français 20 fr. par an — Pays étrangers 25 fr.

Le Numéro: France, 2 fr. — Étranger, 2 fr. 50

Pour la publicité, s'adresser aux bureaux de la Revue

RÉDACTION ET ADMINISTRATION:

NOUVELLE LIBRAIRIE UNIVERSELLE

1, Rue Hautefeuille, 1. — PARIS

(Place Saint-Michel)

Président : Raoul Ova, magistrat colonial ; vice-présidents : Docteur Brement, chevalier de la Légion d'Honneur, Victor Bertat, directeur de *Post-Publicity*; secrétaire: Lucien Duperin, gérant de la revue *Le Monde Colonial*; secrétaire-adjoint: Samuel Stefany, publiciste; membres: André Reuze, Alfred Gobled, Jules Girard, Michel Théophile, Mlle Vinci, Francis Gaveriaux, Pierre Corniot, Mlle Ribynska, Gaston Denis, Fernand Massier.

Membres correspondants : Thimotée Paret (Port-au-Prince, Haïti), Dr. Daniel Thaly (Roseau, Dominica), Henry Samart (Fort-de-France), Augereau Lara (Pointe-à-Pitre), D. Cledor (Saint-Louis, Sénégal), B. Khediry (Tunis), C. Razaka (Tananarive), R. Benher (Hanoï) et J. Raufast (Casablanca).

La rédaction et l'administration de la *Nouvelle Librairie Universelle* sont définitivement fixées le 1er décembre 1921 au 1, rue Hautefeuille à Paris.

Oruno Lara demande à ses amis, au renouvellement de l'année 1922, la dissolution du « Comité d'Extension et de Propagande de la revue *Le Monde Colonial* », remplacé par une organisation plus étendue et encore plus active.

*

Histoire et littérature se conjuguent en 1921 sur deux registres complètement distincts. La littérature triomphe sous les applaudissements et les crépitements des trompettes officielles. L'histoire s'annonce au son du tambour, à l'écart du chœur de l'orchestre, loin des comités dominants et de leur fidèle clientèle.

Le 15 décembre 1921 à Paris, le Prix Goncourt est attribué à René Maran, auteur du roman *Batouala*. Huit mois plus tôt, le 6 avril 1921, Oruno Lara avait terminé et signé la préface de son livre d'histoire, *La Guadeloupe physique, économique, agricole, commerciale, financière, politique et sociale, de la découverte à nos jours (1492-1900)*¹³ et entreprenait sa publication. Il s'adressait pour la composition linotype et l'impression à l'imprimeur Henri Libert (289, rue Saint-Jacques à Paris) qui les acheva le 10 juillet 1922. Cet ouvrage d'histoire faisait partie des *Collections coloniales illustrées* publiées sous la direction d'Oruno Lara, *Nouvelle Librairie Universelle*, 1, rue Hautefeuille, Paris.

Après ce prix Goncourt octroyé à un auteur d'origine guyanaise - né à Fort-de-France en 1887 - la littérature attire les écrivains des colonies, ceux qui cherchent des lauriers à ceindre. Au vrai, une porte étroite s'était ouverte quelques années auparavant avec la présidence, de 1907 à 1912, de l'Académie Goncourt par le Guadeloupéen Léon Hennique (1850-1935).

Ils sont plusieurs auteurs à vouloir être intronisés de la sorte, de Daniel Thaly à Xavier Orville ou Edouard Glissant, prix Renaudot 1958, et ses deux épigones Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant.

Comment expliquer cette différence de registre entre histoire et littérature ?

Une vision exclusivement et étroitement littéraire a classé Oruno Lara parmi les *auteurs* : poètes, romanciers, conteurs, nouvellistes, dramaturges, essayistes. Que les signataires de cette perspective soient des Français amateurs d'exotisme, passe encore... Mais que dire d'un Roger Toumson, qui consacre une étude à la *Transgression des couleurs - Littérature et langues des Antilles* (1989) ? Oruno Lara apparaît à ce dernier, comme aux autres, « un chantre persuasif de l'idéal régionaliste ». Historien certes, reconnaît Toumson, mais « historien de la littérature » car « il fonda la critique littéraire antillaise... en publiant en 1912 un essai, *Littérature antillaise* ».

Toumson ne connaît pas les deux ouvrages (*La Guadeloupe...* ouvrage paru en 1921 et *Histoire de la Guadeloupe (1492-1920), Edition spéciale pour les écoles de la Guadeloupe*, publié en 1923)

¹³ 350 p., Nouvelle Librairie Universelle, I, rue Hautefeuille, Paris.

et les articles concernant l'histoire rédigés par Oruno Lara. Cette ignorance, surprenante au demeurant chez un universitaire de son rang, explique sa méconnaissance de l'homme Oruno Lara, son impossibilité à le percevoir dans sa totalité: sa dimension littéraire, indissociable de sa dimension politique, de sa dimension d'historien et de sa dimension d'homme colonisé, immergé dans les contradictions de son époque. Dans une Guadeloupe coloniale, dans une France impérialiste alors à son apogée.

Toumson n'a pas été le seul à ébaucher une enquête qui s'arrête aux premiers contreforts de la littérature dite « créole ». D'autres que lui sont aussi restés sur le seuil et ont simplement entrouvert la porte. Or, il faut aller au bout du voyage d'Oruno Lara, au bout de sa nuit pour le comprendre et apprécier le cheminement d'un Nègre guadeloupéen né trente ans seulement après 1848 ¹⁴ qui tente de comprendre son présent en entreprenant une investigation de son passé.

Tout le reste, évidemment, n'est qu'embrouillamini et littérature de pacotille...

Faut-il que les cloisonnements soient étanches pour que la pensée critique ne puisse se faufiler, cerner les problèmes, poser des questions. Pourquoi tant de barrages entre histoire et littérature ? Pourquoi un tel dénivellement : les muses de la littérature inspirent les élus, l'histoire serait-elle délaissée aux soutiers ?

Quelle conception de l'histoire ont-elles, ces élites écrivassières ? Quelles idées s'en font-elles, à les voir ainsi sautiller, picorer, loucher, pérorer, claquemurées dans leur enclos... ? Sans jamais poser les véritables problèmes concernant la survie des populations de Guadeloupe, de Guyane et de Martinique. Des philosophes comme Raymond Aron et Michel Foucault ont été sévèrement critiqués pour leur vision littéraire étriquée de l'histoire¹⁵.

Comment étudier la littérature de ces pays sans avoir une vision historique des époques concernées ?

¹⁴ La première génération des hommes et des femmes nés après la suppression du Système esclavagiste.

¹⁵ Pierre Vilar, *Une histoire en construction*, Gallimard, Le Seuil, 1982, pp.322-332 et 401-405.

Après l'émancipation de 1848, s'impose dans ces colonies un processus assimilationniste. Cette onde assimilationniste qui se propage dans la seconde moitié du XIXe siècle s'accompagne de mesures prises par le pouvoir central français pour stimuler l'oubli. J'ai expliqué le mécanisme du processus dans mon ouvrage : *De l'Oubli à l'Histoire*¹⁶. Les autorités coloniales ont mobilisé l'Administration, l'Ecole, l'Eglise, la Justice, la Police, la Force armée, la Presse et même la Famille pour vider les cerveaux des Nouveaux Citoyens et leur imposer l'oubli de l'expérience esclavagiste par la violence et la peur.

« Oubli du passé », « réconciliation », « ordre » et « travail » : ces mots d'ordre des campagnes politiques de 1848 et 1849 ont été des objectifs précis, voulus, programmés par les gouvernements français successifs depuis la suppression de l'esclavage.

C'est dans ce cadre assimilation/oubli du passé que se développent la contagion du mimétisme, l'imitation des modèles littéraires français. Ce mimétisme se répand à mesure que progresse l'apprentissage de la lecture et de l'écriture. Les Nouveaux Libres de 1848 sont éduqués dans la langue française. Sans histoire propre, donc sans identité, ceux qui deviennent des « littérateurs » miment les maîtres français (certains diraient « métropolitains », pour accentuer la dévotion).

On comprend mieux le penchant de ces « spécialistes français » pour une littérature exotique qu'ils peuvent critiquer impunément. Et leur silence devant les tentatives des colonisés pour se réapproprier leur histoire.

Oruno Lara est le premier Nègre de Guadeloupe à s'engager sur les pistes de l'histoire et à écrire un ouvrage qui envisage la Guadeloupe dans toutes ses dimensions, dans sa totalité. Il est le premier à engager une lutte sans merci contre l'oubli, malgré les difficultés qui l'accablent. Il est aussi le premier à vouloir transmettre cette histoire aux enfants. Car il a compris avant nous que ce sont les jeunes qui doivent bénéficier les premiers des investigations de l'histoire. Aux enfants de continuer le combat, mieux armés par la connaissance, la science, l'expérience tirée du passé.

¹⁶ *De l'Oubli à l'Histoire. Espace et identité caraïbes. Guadeloupe, Guyane, Haïti, Martinique*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1998.

Il faut l'apprécier, non pas en l'examinant à la loupe en 1912, comme le font les littéraires contemporains, mais en le prenant dans sa totalité, dans sa famille, de sa naissance à sa mort, dans ses ouvrages et ses articles. Dans sa traversée de la littérature à l'histoire, dans ses ruptures, dans sa sortie du tunnel de la guerre en 1919, conscient et vivant, mais terriblement éprouvé par les privations endurées depuis août 1914.

Comprendre enfin que pour entrer dans l'histoire, il fallait passer par les jardins de la littérature et les délices empoisonnés de l'assimilation.

Il faut saisir donc Oruno Lara dans son évolution de 1919 à 1923 : quatre années déterminantes avant son décès le 24 février 1924. Il a été pendant cinq années consécutives à l'université de la guerre. Il a compris la nécessité pour les colonisés d'unir leurs efforts pour s'informer et se défendre. Pourquoi ne retourne-t-il pas dans son archipel natal, la Guadeloupe ?

Il en avait l'intention, mais il voulait lancer son journal et publier son livre d'histoire. Il l'a si souvent répété à sa femme Agathe Réache dans les lettres qu'il lui envoya.

Entre 1919 et 1921, Oruno Lara se transforme. Le poète s'estompe devant l'historien, le journaliste élargit son champ d'activité, passant à l'ensemble du monde des colonisés qu'il cherche à informer. Il a rassemblé depuis vingt ans un gros dossier sur l'histoire de la Guadeloupe. Il entreprend immédiatement après la guerre la rédaction d'un livre d'histoire qui sera son oeuvre maîtresse.

Déjà, dans la revue *Guadeloupe littéraire*, Oruno Lara consacrait des « Pages oubliées » à l'histoire, s'attachant plus particulièrement à faire revivre la Guadeloupe sous cette rubrique et dans la « Galerie des célébrités guadeloupéennes ».

Comment n'être pas saisi par ces évocations si suggestives qui projettent des éclairs lumineux dans notre patrimoine historique ! Parfois, Oruno Lara ne se contente pas de ces pages esquissées délicieusement avec le fusain du poète qu'il est, il rédige un éditorial qui invite à la méditation et à la réflexion dans le tréfonds de l'histoire.

Comme elles enchantent, ces pages consacrées dans le numéro 30 (17 mai 1908) à « Une leçon d'histoire » !

La leçon qu'il dispense est une conversation imaginée par lui, tandis qu'il se promène sur la place de la Victoire et sur la darse de Pointe-à-Pitre, avec un homme surgi de l'année 1802. Ils évoquent ensemble des événements survenus aux mois de floréal et prairial an X (mai 1802). Des ombres s'agitent autour d'eux : Richepanse, Pelage, Lacrosse, Delgrès, Ignace... La Guadeloupe retrouve pour un temps ses formes altièrès, elle se défend contre l'hydre coloniale et esclavagiste. Mais finalement, la répression triomphe, et c'est le retour au travail servile rythmé par le claquement du fouet des commandeurs. Bonaparte a rétabli, en 1802, le système esclavagiste en Guadeloupe, influencé dira-t-il plus tard, par les « criaileries des colons » (*Mémorial de Sainte-Hélène*).

Une autre chronique - dans le numéro 32 du 31 mai 1908 de *Guadeloupe littéraire* - aborde la question de « l'histoire locale ». Oruno Lara développe une intéressante perspective concernant l'oubli du passé, un problème déjà préoccupant en ce début du XX^e siècle :

« On s'étonne très souvent de ne rien connaître de l'histoire locale. Les moindres faits, les moindres souvenirs intéressent, mais sont bien vite oubliés ; rien n'attachant, ne renouvelant ces impressions sur des temps disparus, on se retrouve aussi ignorant qu'auparavant, et l'histoire locale, l'histoire de notre pays, reste inconnue, voilée de mystère, dans le secret d'une éternelle nuit. L'histoire de notre colonie, de la Guadeloupe, est digne d'être apprise et retenue pourtant... La Guadeloupe n'a jamais cessé d'être digne d'elle-même. Les pages de l'histoire locale devraient être constamment ouvertes sous nos yeux. On y trouverait les leçons du passé, les enseignements du présent, la science de l'avenir. On serait surtout fier de se connaître. Rien n'abâtardit et n'amoindrit comme l'ignorance de soi-même ! En nous inspirant des faits de nos aïeux nous serions plus forts dans la vie. Ce serait comme un sentiment familial d'honneur agrandi et perpétué d'âges en âges. Oublions un instant les vaines questions du jour, d'une aridité et d'une étroitesse égales, et pensons un peu au pays. Intéressons-nous à tout ce qui touche à ce sol qui nous a vus naître ; cessons d'être indifférents ; notre île mérite encore qu'on la connaisse et qu'on l'aime. L'histoire locale ne doit pas être ignorée ; en recherchant les moindres faits, en les répétant, les propageant, chacun selon nos modestes moyens, nous dégagerons

de l'oubli et de l'ignorance cette inconnue glorieuse qu'elle est pour nous. Enfants de la Guadeloupe, avant tout autre chose, dans les souvenirs du passé comme dans les rêves de l'avenir, sans rien oublier de nos autres devoirs, soyons d'abord des Guadeloupéens ».

Il aurait été bien étonné d'apprendre qu'il a été entendu non seulement en Guadeloupe, mais également en Guyane et en Martinique où se révèlent d'intarissables érudits locaux sensibles à l'exotisme du milieu, à la politique coloniale d'assimilation et bien sûr aux avantages matériels de vivre dans un royaume où face aux aveugles, les borgnes sont rois...

Autour de son livre, Oruno Lara a organisé un *Comité de l'Histoire de la Guadeloupe* qui annonce l'attribution du Prix La Reinty décerné à l'ouvrage par l'Académie de Rouen le 21 décembre 1922 et du Prix Milne-Edwards par la Société de Géographie de Paris en 1923.

1922 : une année terrible pour Oruno Lara. Il ne quitte pas son imprimerie et rédige des articles et deux ouvrages. Il a en outre un procès sur les bras : il poursuit un certain Alfred Gobled, ancien professeur, directeur du « Laboratoire des Produits Vétérinaires Delvert », 139, boulevard Saint-Michel, Paris, à propos de lettres injurieuses adressées à deux de ses amis, Raoul Ova, magistrat colonial, et Max Clainville-Bloncourt, avocat à la Cour d'appel de Paris. Ce Gobled est condamné par le Tribunal de Paix du 5^e arrondissement à 400 francs de dommages-intérêts et à tous les dépens¹⁷.

Oruno Lara publie en 1923, sur les presses de l'imprimerie de la *Nouvelle Librairie Universelle*, un roman de mœurs : *Question de couleurs*. Il le dédie à ses deux frères, H.-Adolphe et Augereau Lara. Pourquoi un roman ? La réponse est dans la préface de l'ouvrage, du 20 janvier 1923 : « Le roman a cet avantage d'être accepté partout, de présenter agréablement les idées les plus hardies, et, tout en amusant, d'instruire. » Une œuvre didactique en somme : « Ce livre est donc un programme... en même temps qu'un

¹⁷ *Le Monde Colonial*, 1er mars 1922.

Nouvelles Collections Coloniales
à 3 FRANCS 75 Net
MAJORATION COMPRISE

ORUNO LARA

QUESTION DE COULEURS

(Blanches et Noirs)

—00—

ROMAN DE MŒURS

—00—



NOUVELLE LIBRAIRIE UNIVERSELLE

1, Rue Hautefeuillé

PARIS

plaidoyer en faveur d'une cause qui s'impose chaque jour davantage. » L'auteur veut transmettre un message qui lui semble primordial, ce qu'il nomme roman nous apparaît en vérité comme un essai sociologique.

Il stigmatise le comportement de certains de ses compatriotes qui préfèrent se rapprocher des Blancs en s'écartant le plus possible des Noirs. Ceux qui se disent « mulâtres » et « mulâtresses » en Guadeloupe, en Guyane ou en Martinique devraient savoir qu'ils sont des Nègres. Le personnage principal du roman, un peu à son image, est un homme fier. Quand il débarque en France : « En me voyant, personne n'a dit : 'Voilà un Français', mais tous ont dit : 'Voilà un nègre !'. Je pouvais, il est vrai, ne pas entendre. J'ai entendu. Et un sentiment a grandi en moi : une fierté, une conviction d'humanité... J'étais un homme ! Le mot Nègre, était-ce un outrage ? Je l'acceptais. Mieux ! Je le réclamais »¹⁸.

Dans cet ouvrage, Oruno Lara renoue avec les accents de fierté de l'ancien esclave, le charpentier Nègre, Moïse Lara, son père. Il s'associe également - mais le sait-il ? - aux déclarations de l'oncle de sa femme, Gaston Gerville-Réache. Au cours de sa campagne politique de 1880, il engageait toute la communauté des descendants des « nouveaux citoyens » de 1848 à refuser les divisions élaborées par les colons blancs - « mulâtres », « hommes de couleur » - et à se dire *Nègres*.

Moïse Lara, le père d'Oruno, se proclamait « charpentier NÈGRE¹⁹ » en juillet 1848, au sortir de l'esclavage. Moi-même son arrière-petit-fils, je fais de même, sans chercher à me qualifier de *créole*. Avant moi, les fils de Moïse, H.-Adolphe et Oruno se sont clairement exprimés en se disant Nègres guadeloupéens. Donc un concept, *Nègre*, hérité de l'histoire, qui n'a rien à voir avec les opinions littéraires et la « négritude » d'Aimé Césaire, que j'aurai bien du mal à préciser si on me le demandait. Cependant, une explication s'impose pour éclairer la vision que propage Oruno Lara au sortir de la Grande Guerre 1914-1919. Revenons à l'histoire, où se définissent mieux les outils de la recherche.

Le *captif* africain embarqué à Ouidah ou à Lagos au début du XIXe siècle sur un vaisseau négrier qui appareille pour la

¹⁸ *Question de couleurs*, p.47.

¹⁹ Mot imprimé en grands caractères dans *Le Progrès*.